

possède en France et à l'Étranger, et, le plus promptement possible, apporte la solution.

» L'indépendance de *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* est absolue ; il ne s'occupe pas de politique, n'admet que les polémiques courtoises et garde scrupuleusement le secret ou l'anonymat de ceux de ses correspondants qui le réclament. Ainsi les **Questions et Réponses** de *l'Intermédiaire* n'ont cessé, depuis quarante ans, d'intéresser le monde des lettrés, des artistes, des amateurs de questions historiques, scientifiques, etc. Elles ont fait sortir de leur réserve des personnes qui s'étaient jusque-là abstenues de parler et mis en lumière des documents curieux. Car, outre les **Questions et Réponses**, *l'Intermédiaire* publie les lettres et documents inédits ou peu connus et les corrobore par de nouveaux renseignements. »

En reprenant pour son compte ce programme si bien défini, Wallonia n'a point l'intention vaine, et donc ridicule, de faire la concurrence à ses devanciers, chez qui la même rubrique continue à être parfaitement tenue.

Nous voulons seulement savoir si certains de nos lecteurs n'auront pas l'envie de faire appel ici-même aux sentiments de solidarité qui doivent unir tous les travailleurs désintéressés.

Il appartient à notre public, beaucoup plus qu'à nous-même, de répondre à cette question première et fondamentale.

Questions

Un protecteur liégeois de Chamfort. — Le feuilleton de *l'Indépendance belge* du 22 mars 1859, dans un article d'ERASTE (Jules Janin) sur les Bâtards célèbres, s'exprime en ces termes :

« N'oublions pas Chamfort, qui avait tant d'esprit, et qui serait mort vingt ans plus tôt si la Géronstère et la Sauvenière et les douces fontaines de Spa ne lui avaient versé à longs flots la force et la santé. »

A ce sujet on lit dans la *Biographie Didot-Hæfer*, t. IX, p. 602 :

« Devenu secrétaire d'un riche Liégeois qui se piquait d'encourager les lettres, il s'aperçut bientôt que son prétendu protecteur avait simplement spéculé sur lui et cherchait à s'attribuer une part de ses travaux. Il revint alors à Paris. »

Quel serait ce Liégeois ?

Albin Body.

De Grandchamp, tué à Liège en 1702. — Le *Katalog n° 80*, du bouquiniste Fernand Schöningh, d'Osnabrück, paru en 1907, signale, p. 52 l'ouvrage suivant sous le n° 504 :

« (GRANDCHAMP, DE, tué en 1702 dans l'attaque de Liège). *La guerre d'Italie ou Mémoires du comte D^{***}*. Nouv. éd. (augm. par Sandras de Courttilz). Cologne, 1707. Av. plan de la bataille de Luzara. 535 pp. »

Quelqu'un de nos lecteurs peut-il nous renseigner sur la personnalité de ce Grandchamp ?

Albin Body.

Les dossiers d'Ulysse Capitaine. — Ulysse Capitaine avait laissé une quantité énorme de papiers, de coupures et notes, recueillis notamment en vue de l'élaboration d'une Biographie liégeoise générale.

Le catalogue des collections Capitaine, dressé par HELBIG et GRANDJEAN n'en fait pas mention. Il est de notoriété publique que ces documents ont été en grande partie négligés, lors du transfert, à l'Université, de ces collections léguées à la Ville de Liège.

Que sont-ils devenus ?

Furet.

Dragons wallons. — Mon bisaïeul, décédé le 11 avril 1836, à l'âge de 83 ans, porte, sur le billet (imprimé) de faire part, les titres de « Chirurgien, Président du Conseil de fabrique, Membre du Conseil communal de Fléron, ancien capitaine dans un régiment de *Dragons wallons*, et ensuite Colonel de la Garde Nationale. »

A-t-on publié une liste des régiments wallons ? Pourrait-on signaler des ouvrages où il est question de Dragons wallons ?

Dr. Randaxhe.

Chasteler, gouverneur de Venise. — Ce Wallon était un enfant de la ville du *Doudou* : Jean-Gabriel-Joseph-Albert, marquis de Chasteler, seigneur d'Anvaing, de Carnières, etc., né à Mons le 22 janvier 1763, vaillant général qui rendit de grands services à l'Autriche dans les guerres de la fin du XVII^e siècle. Dans le Tyrol, il battit à diverses reprises les armées françaises, ce qui exaspéra tellement Napoléon que, dans un ordre du jour, il mit sa tête à prix. Criblé de blessures, il reçut comme récompense de sa bravoure le gouvernement de Venise, charge dans laquelle il conquiert l'estime du peuple et de l'aristocratie. Le marquis du Chasteler mourut à Venise en 1825. On lui a élevé, en 1829, un splendide monument dans la Cathédrale de St-Marc.

Où trouver des renseignements plus complets sur la vie de cet homme de guerre ?

Montois-Cayau.

La danse des olivettes. — Cette danse ancienne est encore populaire dans certaines communes du pays. Nous avons quelques indications sur son origine. Pourrait-on en donner la description, avec l'air noté, si possible, et dire dans quelles régions et à quelles occasions on la danse ?

O. C.



LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

Montempeine

Légende boraine (1)

... Ce n'est pas toujours la légende qui ment.
Un rêve est moins trompeur parfois qu'un document.
(L'Aiglon.) Edmond ROSTAND.

Le vieux qui me conta cette histoire est mort depuis des ans. C'était un ancien tout fané, tout ridé, tout chenu, qui narrait ses années mortes d'une petite voix lointaine et voilée, pleine de défaillance. A l'entendre, on songeait à ces violes désuètes qui disent encore des airs vieillots, mais dont le mécanisme usé saute des notes et donne l'illusion qu'il y a des « trous » dans la musique. Il y avait des trous dans la voix du vieux Miyen. Mais quand il contait la bataille qu'enfant il avait vue, quand il narrait, en l'enjolivant de légendes, la bataille de Jemappes, il y mettait une telle ardeur juvénile que ces lacunes passaient inaperçues.

Ah ! comme il la savait, « sa » bataille ! Et comme il le peignait bien, ce terrifiant spectacle du soir de la mêlée : toute la plaine et tout le coteau, depuis la fosse de Rouge-Veine, jusqu'à celle des Six-Peaumes, les terris et les champs, toute la terre jonchée

(1) Au concours institué par les *Annales politiques et littéraires* pour rassembler un « Herbière de Légendes de France », un des Premiers prix a été décerné à M. Hector VOITURON, de Jemappes, pour sa Nouvelle intitulée *Montempeine*. Sur 7.200 manuscrits envoyés à ce tournoi littéraire, celui de M. VOITURON est classé dans les vingt-quatre premiers. Il est le seul concurrent belge qui obtient une distinction. C'est là un succès pour lequel nous félicitons vivement M. VOITURON, mais qui n'étonnera pas ceux qui ont lu les charmantes nouvelles, les contes, les légendes, que M. VOITURON a publiées dans maints journaux et dont il a puisé les sujets dans le Borinage. On espère qu'il se décidera bientôt à réunir en volume les principales de ses productions si savoureuses.

de cadavres et de mourants ; au loin des lambeaux de *Marseillaise* s'épanchant dans le soir et se mêlant aux rumeurs qui troublaient le silence de plaine ; le Ruisseau du Cœur, rouge comme s'il y était resté des morceaux de soleil couchant, où des blessés fiévreux buvaient de la mort avec l'eau glacée qui trompait leur soif ; et, sur tout cela, la lune blanche, une lune triste et pâle comme une face morte regardant les autres morts... Alors, immanquablement, le vieux, enthousiasmé, narrait l'épisode des morts de Montempeine.

Le matin parut. Le soleil monta lentement. Et les hommes, les femmes et les enfants, le Borinage tout entier, osa sortir des hameaux silencieux où il avait frémi la veille au bruit du canon et de la mêlée. Il fallait enterrer tous ces morts. Il fallait réconcilier en des tombes immenses ces ennemis que la vie avait abandonnés. On creusa des fosses et l'on fit des charniers ; on en fit jusqu'au soir, on en fit durant toute la nuit, et, au matin du troisième jour, on creusait toujours des tranchées larges et profondes. — et il restait des morts encore !

Près de la fosse de Montempeine, une fosse très noire et très vieille, il existait deux puits abandonnés, si profonds, qu'une pierre lancée dans leur gouffre paraissait ne jamais atteindre le terme de sa chute. A plus de trois portées de fusil autour de la mine, les morts de presque tout un régiment de cuirassiers blancs d'Autriche jonchaient la terre, pêle-mêle avec leurs chevaux, avec leurs armes, avec plus de deux escadrons de voltigeurs français. Et le sol, figé par un gel précoce, était dur comme pierre. Et les morts, tout blancs dans leurs uniformes, attendaient une sépulture...

Alors, au troisième jour finissant, quand la lune pâle monta au ciel assombri, des hommes décidèrent de précipiter dans les puits profonds comme des gouffres les corps livides des trépassés. Cela dura toute la nuit. Les pauvres gens des hameaux voisins crièrent au sacrilège et prièrent pour les morts...

C'est depuis lors qu'au long soir d'hiver, des cavaliers noirs chevauchent dans les plaines du couchant de Mons... Quand la bourrasque gémit aux ais des volets et des portes, et que les rues s'emplissent du fracas de la tourmente, on entend de choes sourds qui sont le bruit de galops vertigineux. Les chevaux s'emportent et les cavaliers, les grands cavaliers noirs, passent. Leurs manteaux sombres flottent comme des morceaux de nuit et leurs montures noires sont comme le vent. Les morts passent, les morts

de Montempeine cherchent les descendants de ceux qui les entasèrent dans les puits immenses. Et le cahot des chevaux emportés, le cahot sonore et lugubre comme un sanglot dans la nuit, la chevauchée d'outre-tombe passe...

Des années s'écoulèrent; l'Empire, emporté par la bourrasque de ses guerres, tomba; les témoins de la grande bataille un à un disparurent, le souvenir même de l'énorme mêlée se fit plus lointain et les épisodes du combat s'en allèrent rejoindre les légendes anciennes que les vieux content aux plus jeunes au long des veillées d'hiver.

Or, il arriva que, par un soir tendre d'avril, par un beau soir blond de lune, une « hiercheuse » vagabonde vit, au fond de l'un des puits de Montempeine, des choses étranges. Marie-Anne attendait son « amoureux » près de la fosse en ruine. Elle chantait une complainte qui montait vers les étoiles avec l'ivresse des fleurs endormies dans le soir. Accoudée à la barrière qui défendait l'accès du puits béant, elle vit soudain, dans le gouffre, briller des clartés frêles comme des reflets d'étoiles. Les lueurs se précipitèrent et Marie-Anne, épouvantée, aperçut, au fond, des êtres qui jouaient aux dés... Les dés étaient des crânes blancs et c'étaient des squelettes qui tenaient la partie... La hiercheuse, tremblante, s'enfuit : elle ne revint jamais à Montempeine. Mais, un jour, elle conta son aventure au grand Derik, de la fosse du Buisson Noir. Ce colosse, qui ne croyait ni à Dieu ni à diable, voulut voir les spectres jouer leur jeu de revenants. Il s'en alla, par une nuit noire, vers Montempeine. Il mit le pied sur l'échelle de fer qui conduisait au fond du puits et descendit trois échelons : le quatrième, rongé par la rouille, céda, Derik, étendant les bras, s'en alla rejoindre en des profondeurs inconnues les joueurs mystérieux qu'y avait vus Marie-Anne. Les spectres eurent un rire rude, un rire qui ressemblait au bruit de leurs dés entre-choqués. Les morts de quatre-vingt-douze étaient vengés. Derik le Roux était le dernier descendant de ceux qui les avaient précipités dans le puits de Montempeine.

Alors, les chevauchées des grands cavaliers noirs se firent rares. Mais des gens apeurés affirment les entendre encore, au long des nuits d'hiver, sans étoiles et sans lune...

HECTOR VOITURON.



NOTRE PAYS.

A. ROBIDA. **Les vieilles villes des Flandres : Belgique et Flandre française**, Paris, librairie Dorbon aîné, 1908. — Un vol. in-4° (27.5×17.8), 286 p. Illustré par l'auteur de 155 compositions originales, dont 25 hors texte, et d'une eau-forte. Couverture ill. en couleurs. Prix : 15 fr. — (1).



Liège. — Saint-Jean

La photographie a transformé le livre à illustrations. Elle a permis à tout le monde de retrouver dans un volume de voyages les types et les monuments tels que tout le monde les voit. Personne ne conteste l'immense service qu'elle a rendu. Mais elle nous a déshabitués des lignes simples et nettes du dessin, de l'accent artiste et personnel. Les vieux livres à gravures publiés vers 1830 avaient cela de bon qu'ils portaient à un degré bien plus éminent la marque d'un tempérament; la réalité s'y offrait sous une forme plus personnelle. Avez-vous jamais essayé de copier une photographie? L'entreprise est à la reproduction d'un dessin ce que la lecture d'un manuscrit est à la lecture d'un imprimé. Les ombres de la photographie sont profondes, elles noient les contours.

(1) C'est grâce à l'aimable autorisation de l'auteur et à la parfaite obligeance de l'éditeur M. DORBON, que *Wallonia* peut offrir en ces pages quelques gravures extraites du beau livre de M. ROBIDA. Nous exprimons ici nos vifs remerciements. (N. D. L. R.)

L'honneur de la gravure est de mettre les lignes en valeur. Quand on se contente de voir en gros, nul doute que la photographie donne une meilleure impression d'ensemble ; quand on veut voir juste et net, le dessin d'un artiste, bien qu'il déforme les choses, nous offre plus de secours. Avec une pointe de paradoxe, on en profiterait pour établir une relation entre le développement de la démocratie, le dédain des idées claires et la diffusion de la photographie. Chacun de nos lecteurs, avec un peu de bonne volonté, tirera de cette idée tous les développements utiles, avec infiniment plus d'esprit que nous ne nous y risquerions.



Liège. — Le Perron, Charlemagne, Saint-Jacques.

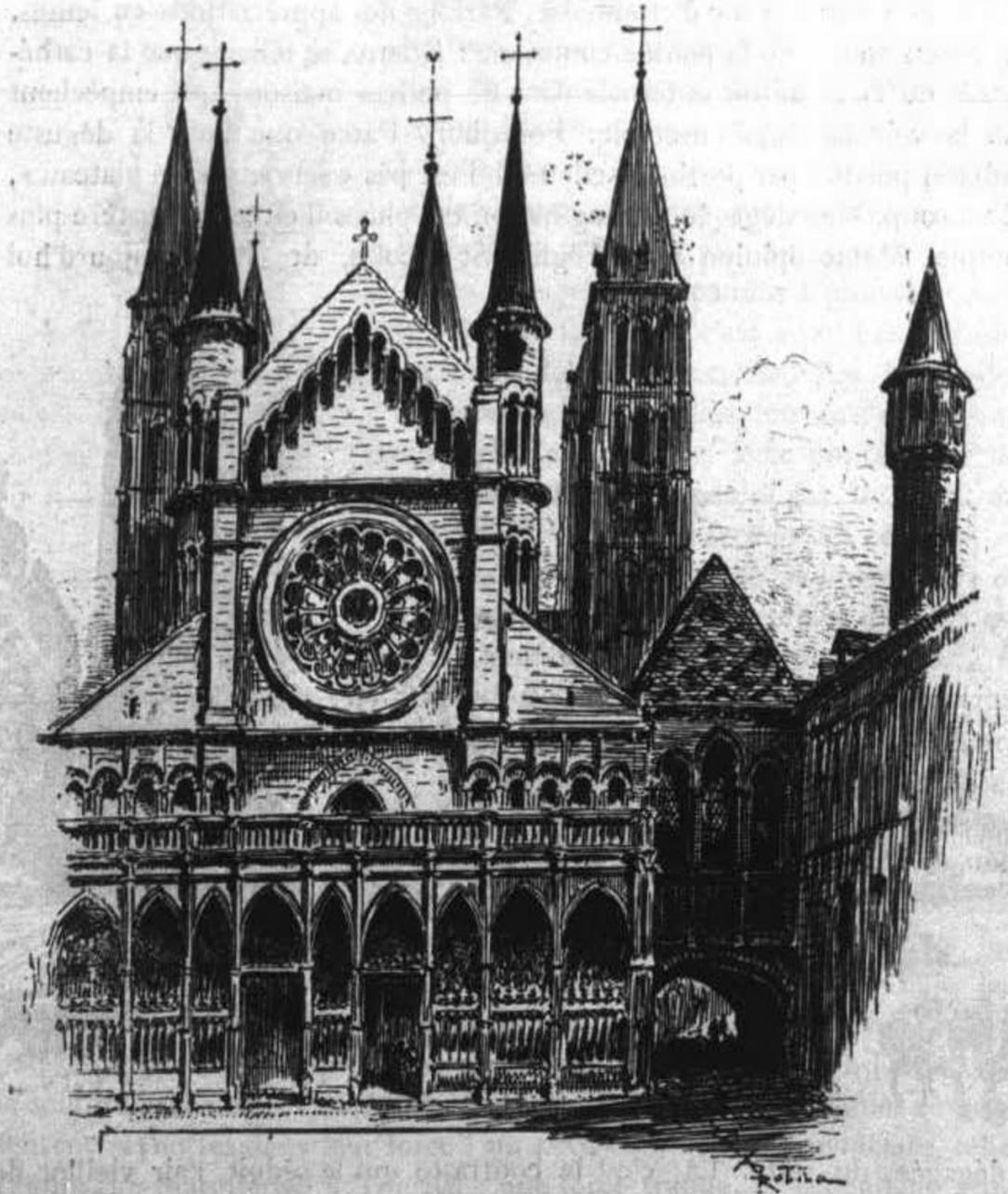
Heureusement que le livre à gravures n'a pas vécu. Mais il est devenu un livre plus rare qu'autrefois, et ce n'est pas un progrès. On le regrette surtout quand il s'agit d'un artiste, tel que ROBIDA.

Qui ne le connaît ? Qui n'a vu ses *Vieilles villes* d'Espagne, d'Italie, de Suisse ou de France, son *Vieux Paris* ? Ses *Ateules*, sa *Mascarade*, le *Portefeuille d'un très vieux garçon* ? ou l'un au moins de ces livres ? ou même ses cartes postales ? Dessinateur alerte, sûr de sa main, clair, élégant ; dessinateur habile d'architectures, dessinateur spirituel de types humains. Infatigable travailleur. C'est une bonne fortune que d'avoir à parcourir un de ses livres.

L'activité de cet artiste nous vaut un volume sur les vieilles villes des Flandres — Belgique et Flandre française. — Et dans ces Flandres, A. ROBIDA a compris toute la Belgique, non sans doute pour favoriser les entreprises flamandes sur la nationalité wallonne, il est bien loin d'y songer et il a bien raison, mais par généreux enthousiasme d'artiste qui

s'étant promis de parler d'une chose, parle aussi d'une autre, sans se fatiguer.

Texte et dessins sont de ROBIDA. C'est une promenade architecturale à travers cette Flandre française, qui fût restée belge n'était la faiblesse de nos gouvernants d'autrefois, et à travers la Belgique depuis Nieuport jusqu'à Dinant. Sans doute, il échappe quelques beautés monumentales au promeneur ; mais c'est que le visiteur le plus exubérant ne peut

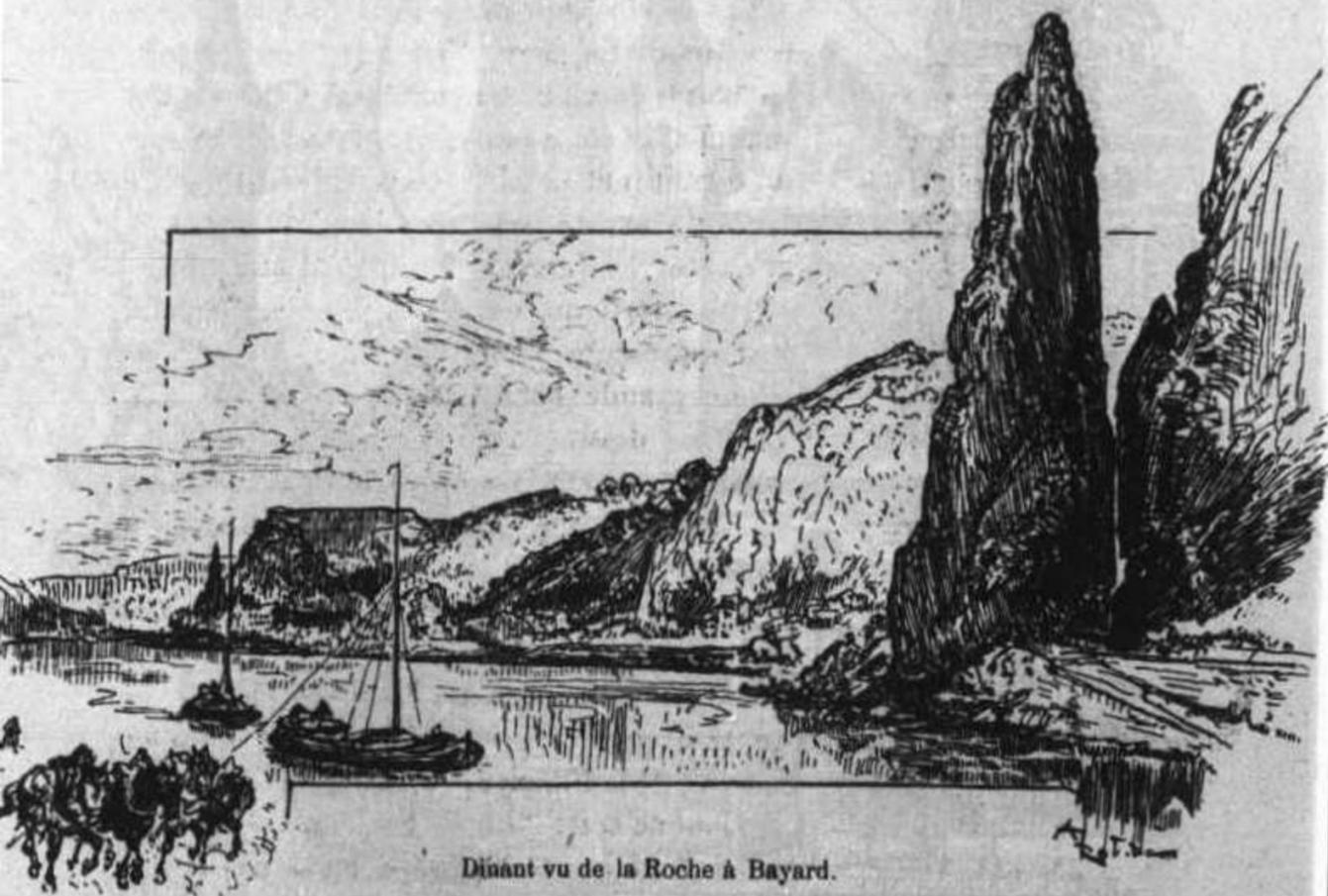


Tournai. — Porche de la Cathédrale.

aller partout, que l'église de Saint-Hubert en pleine Ardenne est bien loin, que Saint-Trond est hors des routes battues, et que nos vieux châteaux ne sont pas de vieilles villes.

Enthousiaste, ROBIDA l'est autant qu'on peut l'être lorsqu'il s'agit de célébrer les grandes énergies que suscitérent, aux siècles défunts, les aventureuses entreprises du commerce et la défense des libertés communales. Il rappelle la richesse légendaire des provinces flamandes, entrepôt du monde, il énumère les guerres et les batailles, les révoltes et les traités.

Ypres, Gand, Bruges, Furnes, Anvers, Bruxelles, Liège, Dinant, Mons, Tournai ont leur histoire dans ces pages d'un style simple, d'une lecture facile et entraînant. Pour décrire les monuments, ROBIDA a l'immense avantage de les avoir dessinés ; son œil en a fait d'abord l'analyse. Aussi la description est sobre, bornée à l'essentiel, relevée souvent d'un mot qui fait voir tout le pittoresque, tout l'art d'une muraille, d'une tour, d'une voûte. Le mot technique, sans abus : les profanes ne sont pas obligés de recourir au dictionnaire. Parfois, des appréciations curieuses, assez en dehors de la pensée commune : ROBIDA se félicite que la cathédrale de Tournai soit enfermée dans de petites maisons qui empêchent de la voir dans son ensemble. Pourquoi ? Parce que l'œil la déguste mieux, portion par portion ; elle ne lui est pas « servie sur un plateau », d'un coup, bien dégagée. L'imagination est plus sollicitée, le mystère plus ample. Même opinion pour l'église St-Nicolas, de Gand, aujourd'hui



Dinant vu de la Roche à Bayard.

dégagée, du reste. Là, c'est le contraste qui le séduit, l'air vieillot de petites maisons endormies aux côtés d'une tour morose. Et par dessus tout, il craint les reconstitutions, les dégagements, la science des archéologues. Il est assez archéologue pour défendre son opinion sur ce point disputé. Du reste, sa thèse peut se défendre. Elle est d'un artiste qui voit plus vite et mieux que le simple mortel, porteur d'un Baedeker ⁽¹⁾.

(1) Signalons en passant une coquille : Van Dyck pour Van Eyck à propos de l'Adoration de l'agneau mystique de Gand. Et une distraction : le sculpteur Delvaux qui a composé la chaire de St-Bayon est liégeois et non pas gantois, et c'est une des raisons pour lesquelles, comme le trouve ROBIDA, son style n'est pas celui de l'église.

Le volume est un chant de gloire au gothique. La Belgique n'est pas la terre du roman. La majeure partie de ses grands édifices date de la période suivante. Nous possédons, il est vrai, un des joyaux de l'architecture romane, peut-être son plus bel exemplaire : la cathédrale de Tournai. Mais elle est une exception. C'est l'art gothique qui a fleuri les places et les rues des communes flamandes et wallonnes. Sa richesse et sa fantaisie convenaient mieux à la plantureuse imagination des populations flamandes et au rêve clair des peuples wallons, sans compter que les circonstances historiques prêtèrent à sa diffusion.

Les dessins sont répandus à profusion dans le volume. Le livre, c'est eux. Les beffrois, les hôtels de ville, les cathédrales, les vieilles maisons, les coins oubliés, tout cela est dessiné d'un trait net et clair, avec un tantinet de fantaisie artiste tempérée par le souci de respecter les lignes si fermes des édifices.

L'eau-forte qui décore la première page et qui représente l'hôtel de ville d'Alost est d'une grande beauté. Le trait est fin, sûr, tout est dessiné avec précision, jusqu'aux moindres détails, les oppositions de couleurs — du noir au blanc — sont franches et l'ordonnance est d'une parfaite clarté. C'est du bel art français. C'est compris avec une sobriété, une netteté qui ne se retrouveraient pas chez nos artistes des Flandres. Parfois, un



Mons. — Le Beffroi.

peu de mélancolie, comme en ce clocher de Zuytcote, ensablé dans les dunes, symbole des « villes mortes » de la Flandre ; un peu de rêve — rendu par des moyens si simples — comme cette tour de St-Jean à Liège ; de la solidité, telle cette cathédrale de Tournai, où toutes les lignes se présentent si nettes dans leur force ; un petit coin de vie provinciale, telle l'église Ste-Marguerite à Tournai ; une force trapue, et cependant attirante sous la plume de ROBIDA, Ste-Waudru de Mons ; voici le beffroi de la même cité ; de la fantaisie aimable, dans ce triple croquis de Liège qui orne l'entête du chapitre consacré à la grande ville wallonne ; et quelle adresse à choisir les points de vue : voyez Sainte-Croix de la même ville ; voyez comme cette fontaine du XV^e siècle, à Huy, est bien rendue avec son caractère naïf, et comme ROBIDA sait traiter le paysage, soit qu'il croque Dinant vu de la Roche à Bayard, ou la citadelle de Namur, ou le château-fort de Bouvignes, et encore... Mais il faudrait tout citer, et, plus on considère ces jolis dessins, plus on se prend à les aimer, plus on veut les revoir.



Namur. — La citadelle.

HISTOIRE

Annales de la Société archéologique de Namur, t. XXVI.
Deuxième livraison, 1906.

N'est-il pas trop tard pour donner un article sur cette publication qui date de la fin de 1906? Dans le n° de Juin-Juillet 1906, nous donnions le compte-rendu du premier fascicule de ce tome XXVI, qui contenait l'excellente monographie de M. CAPELLE sur *la famille de Gaiffier*. La nouvelle livraison renferme des études de nature très diverse. Tout d'abord :

pp. 173 à 188, trois études de M. BEQUET.

La première est consacrée à l'examen et la description d'un bol en bronze émaillé du 11^e siècle, trouvé dans une tombe romaine à la Plante, près de Namur. Deux cimetières ont reçu à l'époque belgo-romaine, c'est-à-dire aux trois premiers siècles de notre ère, la dépouille des habitants de Namur. C'est de celui qui était situé à la Plante, que provient le bol en bronze dont M. B. donne une excellente description et une superbe chromolithographie. Le savant archéologue namurois signale l'existence de cinq vases, d'une exécution rappelant celle du bol namurois, en Angleterre, au Danemark et en Westphalie. Mais il est encore actuellement impossible d'en déterminer la provenance.

La seconde étude est consacrée à une tête en bronze, du 11^e siècle également, trouvée à Mettet. Cette tête, très caractéristique, serait l'œuvre d'un artiste gallo-romain, ignorant l'art classique; elle a probable-

ment été fabriquée à Anthée où fut découverte une grande villa romaine, dont les dépouilles constituent une des principales richesses du beau musée de Namur.

Dans un troisième article, M. B., continuant ses belles notices consacrées à la bijouterie chez les Francs, étudie les pendants d'oreilles qu'il a retrouvés au cours des nombreuses fouilles faites sous sa direction dans la province de Namur. Ces bijoux proviennent de femmes franques qui se fixèrent dans nos contrées au commencement du IV^e siècle, et offrent comme caractéristiques des ornements rappelant les peuples orientaux avec lesquels les Francs avaient été en contact dans leur migration vers l'Occident. Leurs descendants s'appauvrirent, le fer remplaça l'or dans ces produits d'art, et les traditions apportées d'Orient s'éteignirent, en même temps que toute influence romaine disparut.

M. B., en quelques lignes et en quelques rapprochements très curieux, tire ainsi des conclusions du plus haut intérêt au point de vue de l'histoire générale. Puisse-t-il continuer longtemps encore à nous donner des études aussi captivantes!

pp. 189-204. C. VAN DEN HAUTE, *l'Hôpital Saint-Calixte à Fambes*. Fondé au milieu du XIII^e siècle, en 1252, par Henri de Gueldre; à côté d'un béguinage de quelques années plus ancien, cet hôpital était tombé en décadence au XV^e siècle; il fut cédé aux Carmélites qui avaient quitté Dinant après le sac de 1466 et qui vinrent s'installer à Namur: elles en conservèrent la propriété jusqu'à leur disparition. M. v. d. H. publie en appendice la charte de fondation et analyse quelques actes relatifs à cet établissement, des XV^e et XVI^e siècles.

pp. 205-220. A. MAHIEU, *Trouvailles numismatiques* faites dans la province de Namur. Etude de monnaies de différentes époques, surtout belgo-romaine. L'auteur y a joint un tableau très complet et très bien fait des monnaies gauloises qui se trouvent dans le médailler de la Société archéologique de Namur.

pp. 221-242. CH. DE MONTPELLIER D'ANNEVOIE, *Pierre Bosseau, marquis de Chateaufort*. Monographie ou plutôt biographie intéressante d'un père des environs de Couvin, qui, engagé à l'âge de 18 ans, en 1686, dans un régiment de cavalerie espagnole, prit part aux grandes batailles de cette époque, devint marquis de Chateaufort, lieutenant-général des armées de S. M. Catholique et capitaine général de Castille. Le 6 Janvier 1717, il avait épousé à Namur Marie-Anne Bouhon, fille du seigneur de Vedrin. Il mourut en Espagne en 1741.

pp. 243-261. Trois études du chanoine G.-G. ROLAND.

La première est consacrée au *domaine liégeois de Namur et ses avoués*. Dès le X^e siècle, l'église Notre-Dame de Namur et ses dépendances faisaient partie du domaine du chapitre Saint-Lambert de Liège. Le comte de Namur aux XI^e et XII^e siècles était l'avoué supérieur, ayant sous ses ordres des avoués inférieurs comme il en eut pour les abbayes de Waulsort et de Brogne, dont il était le protecteur attitré. Le savant auteur, étudiant les noms de ces avoués inférieurs du domaine liégeois de Namur,

conjecture qu'ils appartenait à la maison seigneuriale de Mozet, dont les biens furent rattachés à la principauté de Liège, en même temps que le comté de Huy en 985.

Le second article est intitulé : *Inscription dédicatoire de l'église Saint-Gérard*. Ce document épigraphique date de 1035. Avec ceux qui sont publiés par HARLESS et les inscriptions de Waha, de Stavelot, d'Otrange, d'Emael, de Rixingen, l'on compte ainsi en Belgique onze inscriptions du XI^e siècle.

Dans le troisième article, M. R. étudie un *texte manuscrit du Miracle S. Gengulphi* de Florennes, dont il rectifie deux lectures : *Orisomonte* pour *Grisomonte* et *Wilercesia* au lieu de *Villericum*, c'est-à-dire Orchimont et Willerzies.

pp. 262-265. C. VAN DEN HAUTE, *Le dernier béguinage de Namur*. Etude du béguinage dit de Cuvirue qui fut institué à Namur en 1563 et subsista jusqu'à la fin de l'ancien régime.

pp. 266-268. *Une page de l'obituaire du couvent des Sépulchrines de Bouvignes*, par A. H. Fin du XVII^e et XVIII^e siècles.

pp. 269-271. *La statuette de St. Blaise au trésor de la cathédrale de Namur*, par L. L. Cette œuvre d'art provient du trésor de l'ancien chapitre de St-Pierre au château, qui fut réuni à celui de St-Aubain lors de l'érection de l'évêché de Namur. De plus un acte d'inventaire prouve qu'il s'agit là, non d'un St. Blaise, mais d'un St. Nicaise.

pp. 272-274. *Parallépipède gravé sur ses six faces*, par O. Trouvé en 1904, dans le lit de la Meuse à Bouvignes, cet objet reste d'un usage indéterminé.

pp. 275. *Fragment de poterie belgo-romaine ornée de têtes en relief*, par O. Découvert à Vodecée dans une habitation de métallurgiste du III^e siècle.

pp. 276-278. *Vase parlant* provenant du cimetière belgo-romain de la Plante, à Namur, par O. Ce vase en terre rougeâtre, recouvert d'un vernis noir, porte la devise : *ave vite*; l'auteur conjecture que cette inscription est fautive, qu'on doit lire *ave vita*, salut ma vie.

Ainsi se termine le nouveau volume de la Société archéologique de Namur qui commence en quelque sorte une nouvelle série. Une table générale des volumes XIX à XXV est en préparation. Espérons que M. Adrien OGER, qui s'est chargé de la rédiger, saura s'inspirer des bons modèles qui ont paru ces dernières années, entre autres pour l'Institut archéologique liégeois et la Société liégeoise de littérature wallonne. Formons aussi le vœu de la voir paraître dans le plus bref délai possible ; car, on l'a dit au congrès de Gand de 1907, de bonnes tables onomastiques sont des instruments indispensables pour les chercheurs et le complément obligatoire de toute publication véritablement scientifique (1).

DD. Brouwers.

o o o

(1) Pourquoi la Société de Namur n'a-t-elle pas fait une table onomastique à ce nouveau volume ? Puisqu'elle commence une nouvelle série, c'était le moment de réaliser ce nouveau progrès dans l'édition de ses *Annales*.

Annales de la Société archéologique de Namur, t. XXVII. 1^{re} livraison, 1908.

pp. 1-18. F. COURTOY, *Anciens ornements sacerdotaux de la province de Namur. La chasuble de Franc-Waret*. Cet article fait suite à l'étude que le même auteur a consacrée à des ornements sacerdotaux de l'église Saint-Nicolas à Namur (voyez ces mêmes *Annales*, t. XXIV, p. 277). La chasuble de Franc-Waret est l'un des plus beaux vêtements, si pas le plus beau, de tous ceux qui sont conservés en Belgique. Les scènes et les broderies qui la composent, sont de la plus grande finesse ; elles représentent, en six panneaux, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité et l'Annonce aux bergers, ainsi que l'Adoration des mages, la Présentation au temple et la scène de Jésus parmi les docteurs. M. C. décrit excellemment chacune de ces peintures — le mot n'est pas trop fort —, étudie les procédés employés par les brodeurs-artistes, rapproche cette admirable chasuble d'un vêtement analogue de la fameuse collection Spitzer de Paris, et termine son étude par une recherche de l'auteur de ce chef-d'œuvre. Les analogies de coloration et de dessin des orfrois avec les tapisseries brabançonnaises l'amènent à penser que les chasubles de Franc-Waret et Spitzer pourraient être des productions d'un atelier du Brabant. La question de la provenance reste sans solution. Quatre superbes planches illustrent cet intéressant article.

pp. 19-104. DOM THIERRY REJALOT, O. S. B., *Jacques Marchant de Couvin, sa vie et ses œuvres*. Biographie très complète d'un ecclésiastique, qui, né à Couvin vers 1587, fit ses études à l'Université de Louvain, devint professeur de théologie dans les abbayes de Floreffe et de Lobbes, puis fut nommé à la cure de Couvin. Il y joua un rôle très actif, contribua à y fonder le couvent des Récollectines, et d'autres œuvres pieuses. C'était l'époque de la guerre de Trente ans, qui causa tant de désastres dans le pays namurois : au milieu des guerres, de la peste, Jacques Marchant sut remplir avec un zèle digne des plus grands éloges son rôle de pasteur des âmes. Pour remédier dans la mesure de ses moyens à l'état intellectuel assez pitoyable de ses confrères, il fonda en 1624 une Congrégation des Oblats de saint Charles, dont il devint le supérieur.

L'auteur de cet article raconte ensuite les relations amicales du curé de Couvin avec le nonce Caraffa qu'il accompagna même à Fulda, et avec de nombreux prélats et laïcs de distinction. Il fut choisi comme doyen du concile de Chimay, qu'il dirigea jusqu'à sa mort, survenue en 1648. Ce pieux et savant ecclésiastique laissait de nombreuses publications, entre autres un ouvrage en trois parties, intitulé *Hortus Pastorum*, où il avait réuni ses sermons et ses catéchismes. Ce travail a eu jusqu'à nos jours 50 éditions, dont la première complète date de 1631 et la dernière en 1867. Une très complète bibliographie des œuvres de Jacques Marchant termine cette excellente étude.

pp. 105-128. DD. BROUWERS, *Analectes Dinantais*. Analyse et étude de quelques documents retrouvés au cours du classement des archives de la ville de Dinant. En voici les titres : règlement pour le métier des

tanneurs et des cordonniers en 1503 (pour les jours fériés); institution d'un marché franc à Dinant en 1520; la succession de Michel Mélar, greffier de Dinant, mort débiteur de la ville en 1540; trois lettres relatives à la bataille de Gravelines en 1558, à laquelle prit part le seigneur de Jauche, Jean de Coutereau; les Jésuites à Dinant au XVI^e siècle (ils y séjournèrent de 1563 à 1575, puis leur collège fut rétabli au début du siècle suivant); Don Juan d'Autriche et la ville de Dinant (en 1577, le gouverneur des Pays-Bas espagnols aurait voulu installer une garnison dans la citadelle de Dinant pour lutter contre les Etats généraux, mais il se heurta à une très vive opposition qu'il ne put vaincre).

pp. 129-158. P. ROPS, *Le dernier des Brandenbourg*. Théodore-François de Brandenbourg entra au couvent des Capucins de Dinant le 22 avril 1685. Il prit en religion le nom de père Florent. Après quelques années, il fut nommé professeur de philosophie à Apt; mais là, il se rendit suspect par son enseignement et ses mœurs. Il commença dès lors une vie d'aventures, comme tant de personnages de cette époque: il se rendit en Italie, où il vécut dans la plus complète licence; après avoir visité Turin, Milan, Venise, Rome, Naples, il revint à Gênes d'où il se rendit à Barcelone, à Madrid et à Tolède, où il s'insinua bientôt dans les bonnes grâces de la reine douairière, veuve de Charles II. Le roi d'Espagne lui accorda le titre de prédicateur du roi dans les Pays-Bas; le père Florent quitta l'Espagne, et en septembre 1702, il était à Versailles, où ses allures à la fois suspectes et fanfaronnes amenèrent son arrestation et son emprisonnement à la Bastille; il fut accusé « d'espionnage et de galanteries ». On essaya de connaître les intrigues qu'il avait eues avec la reine d'Espagne et d'autres personnages importants. Ce qu'on apprit par ses interrogatoires, parut de peu d'intérêt; cependant, comme on était au moment des discussions de la succession d'Espagne, il parut dangereux pour la France de laisser passer dans les Pays-Bas un homme de cette espèce, et le père Florent resta à la Bastille jusqu'à la fin de la guerre, en 1713. M. R. a pu voir aux archives de l'Arsenal à Paris le dossier de notre Brandenbourg; il en a analysé les pièces les plus importantes; il y a des lettres très curieuses qui montrent un singulier état d'esprit pour un religieux. Quoi qu'il en soit, le père Florent fut conduit en 1713 à Lille, et à partir de ce moment, on perd sa trace; car on ne peut guère avoir de confiance dans le libelle de Constantin DE RENNEVILLE qui en parle à plusieurs reprises et raconte de bien joyeuses histoires sur le compte de notre capucin. — Cet article, très bien rédigé et écrit avec humour, se termine par la publication des rapports et d'extraits de lettres, très suggestives, de 1699 à 1707, provenant des archives de la Bastille.

pp. 159-172. F. COURTOY, *Le mobilier d'une chanoinesse d'Andenne au XV^e siècle*. Isabelle de Donstienne apparaît comme chanoinesse d'Andenne en 1423 et en 1449. Elle fit procéder à l'inventaire de son mobilier en 1465. C'est ce document que M. C. publie, avec des annotations suffisantes et intéressantes. Outre le vif intérêt que des actes de l'espèce offrent pour la reconstitution de la vie privée de nos ancêtres, cet inventaire

contient des termes curieux au point de vue linguistique; l'auteur n'a pu, malgré ses recherches, déterminer le sens de plusieurs d'entre eux.

DD. Brouwers.

o o o

MARIUS RENARD. *L'histoire de la houille*. Bruxelles, Lebègue. — Un vol. in-8° (30.5 × 23.5), IV + 164 p. Planches, dessins et ornementation typographique par l'auteur. — Prix: fr. 4.00.

M^r M. RENARD, professeur de technologie et d'économie industrielle, journaliste et littérateur, enfant de ce Borinage dont il a célébré les beautés si particulières et magnifié les habitants dans de multiples romans, nouvelles et œuvres diverses, devait se sentir tout naturellement porté à écrire l'histoire de la houille. La tâche ne pouvait, du reste, que lui apparaître étrangement facilitée après les travaux, déjà anciens, mais toujours fort utiles de Ferd. HÉNAUX et Renier MALHERBE sur l'exploitation de la houille au pays de Liège et surtout après le livre tant précieux et si réputé de M. GONZALÈS DECAMPS sur *l'Origine et les Développements de l'industrie houillère dans le bassin du couchant de Mons*. On sent que ce dernier ouvrage a été la source principale à laquelle a puisé M. RENARD et que celui-ci n'a plus eu à faire œuvre nouvelle. Il le dit, au surplus, très franchement dans sa préface.

« Mon livre, y écrit-il, est bien plutôt une compilation . . . ; il résume » ce qui est connu, ce qui fut dit, ce qui fut fait, et ce que l'on souhaite » de réaliser encore, dans le vaste domaine de la science des mines. » Et un juste hommage est rendu à ceux-là qui étudièrent avant lui l'histoire de la « terre-houille ».

Nous tenons à dire ce que le livre de M. RENARD . . . n'est pas, avant de dire ce qu'il est seulement, un essai, satisfaisant et élégamment présenté, de vulgarisation pour la jeunesse: à celle-ci surtout il s'adresse, à elle qui, comme le grand public d'ailleurs, ne connaît encore qu'imparfaitement l'évolution dans le passé d'une de nos plus antiques industries nationales. A ce point de vue, la dernière production de M^r M. RENARD ne pourra qu'être accueillie favorablement. Les parents trouveront là de quoi enrichir agréablement la bibliothèque de leurs fils; les directeurs d'établissements d'instruction publique auront une occasion nouvelle d'inscrire dans les listes d'ouvrages à donner en prix une publication essentiellement belge; enfin les amateurs d'art ne sauraient dédaigner sans injustice un livre dont l'illustration, copieuse et bien venue, due à l'auteur lui-même, forme l'un des attrait principaux.

Faisons connaître les divisions générales de l'ouvrage. Le chapitre I^{er} *le Milieu et la Race* est une sorte de synthèse historique du pays houiller belge, par où l'auteur s'essaie à pénétrer l'esprit des populations. — Le chapitre II, *Un peu de géologie*, porte un titre qui se comprend de soi-même; mais il aurait mieux été à sa place dans une introduction. — Les chapitres III et IV, *L'Histoire du charbon* et *L'Histoire des exploitations*

charbonnières en Belgique, auraient tout aussi bien pu être fondus et réunis. Ils nous font connaître ce que l'on sait —, et c'est peu, — de l'origine de la houille et du développement de l'industrie du charbon dans la Wallonie : l'auteur ne peut que constater, avec tous ses devanciers, que l'on sera fort probablement réduit à ne jamais savoir exactement en quel siècle la houille fut connue et exploitée dans notre pays. — Le chapitre V, *La Vie des houilleurs du passé*, n'est qu'une suite des études précédentes. — Les chapitres VI, *A la recherche du charbon*, et VII, *L'Industrie houillère de nos jours*, forment la partie descriptive et technique de l'œuvre. L'exposé est clair, simple et vraiment mis à la portée de tous. — Le chapitre VIII, *L'Importance de l'industrie houillère belge*, est rempli de statistiques, qui ne sont là probablement que parce que l'auteur a voulu être complet.

Tel est, *grosso modo*, le contenu de cet ouvrage qui, à défaut de toute valeur originale, plaira toutefois au public wallon, car il est plein d'« évocations d'un autrefois de belle vaillance » et paie « un juste tribut » d'hommages à la race qui exalte aujourd'hui, au pays noir, de généreux efforts. « Ces exemples, dit très justement M. RENARD, ne sont pas à négliger. Il y a toujours quelque profit à connaître la hardiesse et la beauté du travail des autres, pour souhaiter de leur ressembler. »

F. Magnette.



Dessin inédit de Nestor OUTER.

La Société archéologique de Namur et son Musée ⁽¹⁾

Il y a soixante-trois ans, se réunissait dans une des salles du palais de justice de Namur un groupe de personnes qui devait constituer le noyau d'une future société d'archéologie. Parmi elles il faut citer l'architecte BALAT, le curé de Saint-Nicolas VANDERESSE, le peintre MARINUS, Eug. DEL MARMOL, qui deux ans plus tard était élu président, Félix ELOIN, et l'archiviste Jules BORGNET qui allait devenir le secrétaire actif et la cheville ouvrière du nouveau cénacle.

Le but était de créer à Namur une société destinée à publier les documents inédits concernant l'histoire de la province et à conserver les monuments qui s'y rattachent, tels que tombes, sculptures, peintures, dessins, cartes, médailles, monnaies, sceaux, meubles, ustensiles, armes, manuscrits, livres, journaux, pamphlets, etc. Les fondateurs ajoutaient dans leur règlement constitutif : « Si l'état des fonds le permet, on fera exécuter des fouilles ayant pour objet la découverte d'antiquités, et l'on publiera des mémoires historiques ainsi que des notices sur des monuments et des objets d'arts. »

Quel accueil allaient réserver à ces projets les administrations et le public ?

A cette époque, toute œuvre d'un intérêt historique ou artistique était vouée à la destruction ou allait enrichir les collections

(1) Cet article a été composé au moyen des *Rapports* publiés par la Société depuis 1847, ainsi que des notes qu'a bien voulu me communiquer mon collègue, M. F. COURTOY; nous lui adressons nos sincères et confraternels remerciements.

particulières ; les dominations étrangères avaient causé moins de désastres dans les églises et les vieux châteaux de la province que n'en produisirent la négligence et l'ignorance, ainsi que l'esprit de lucre, pendant les cinquante premières années du XIX^e siècle.

Cette situation était surtout particulière à la province de Namur. Aussi il fallait une certaine audace pour oser affronter non seulement les railleries, mais aussi la mauvaise volonté des contemporains. Bien loin d'ailleurs d'être découragés, les fondateurs de la nouvelle société ne furent que plus entraînés à poursuivre leur but, purement désintéressé. Le 4 Janvier 1846, une commission constituée se réunissait provisoirement au bureau des archives de la province : deux armoires, adossées au mur, furent destinées à renfermer les collections et les livres. Ainsi débutait ce qui allait devenir le Musée archéologique et la Bibliothèque publique de Namur ! ⁽¹⁾

Au mois de juillet suivant, la Société obtenait un subside de 200 frs de la part du gouvernement, pour l'aider dans ses premiers travaux.

Dans la première assemblée générale, qui eut lieu le 28 février 1847, la commission annonçait les résultats de ses recherches : 42 monnaies, médailles et méreaux de Namur, remontant du XIV^e siècle jusqu'au XIX^e siècle ; 8 monnaies romaines, environ 170 monnaies et médailles de Belgique, une soixantaine d'objets divers, poteries, clefs, bas-reliefs, armes, trouvés en 1846 dans le lit de la Sambre.

Cette même année 1847 vit paraître la première publication de la Société : c'était le *Protocole des délibérations de la municipalité de Namur du 26 janvier au 25 mars 1793*. Ce volume, imprimé chez Wesmael, — qui est resté l'éditeur de la Société, — fut distribué aux 45 membres et offerts aux pouvoirs publics ; on leur adressait en même temps des demandes de subsides. Ceux-ci, hélas ! devaient se faire attendre encore bien des années !

Le secrétaire, Jules BORGNET, terminait le rapport de cet exercice par un appel enthousiaste et par des paroles pleines d'optimisme : « Poursuivons donc avec confiance l'humble mais utile mission que nous nous sommes imposée. Ne nous inquiétons point des sarcasmes que certains personnages stériles nous ont

(1) Un article spécial sera consacré à l'histoire de la Bibliothèque publique de Namur.

» adressés ... Nous eussions fait plus si, comme les sociétés
 » érigées dans d'autres provinces, nous avions rencontré quelque
 » appui auprès des autorités. Tâchons de faire cesser cette indif-
 » férence coupable qui a causé la destruction de tant de monu-
 » ments historiques, la perte de tant de souvenirs du passé. En
 » un mot, rappelons-nous sans cesse la devise que nous avons
 » adoptée et qui fut longtemps le cri de ralliement de nos pères :
 » Namur pour la vie. » \

En 1849, les associés publièrent les deux premières livraisons des *Annales* ; c'est à la suite de cet événement que le Gouvernement accorda un subside de 400 frs. Bientôt après, les remarquables résultats que produisit l'exploration des tumulus belgo-romains de Champion déterminèrent le Conseil provincial à accorder un subside égal à celui du Gouvernement.

La Société était en outre entrée en relations avec un grand nombre d'organismes savants qui acceptèrent l'échange de leurs publications avec les *Annales* namuroises : les principaux corps scientifiques de Belgique, et quelques-uns des pays voisins, envoyèrent leurs mémoires à Namur.

La députation permanente du Conseil provincial mit alors à la disposition de la Société une salle située au rez-de-chaussée du palais de justice, local qui allait bientôt être lui-même trop étroit pour contenir les nombreuses antiquités et les livres, acquis par la Commission.

La situation financière de la Société était satisfaisante : le nombre des membres progressait lentement, les subsides des pouvoirs publics arrivaient à peu près régulièrement. Pendant les premières années de son existence, la Société put mener à bonne fin toutes ses entreprises, grâce au dévouement si complet de ses commissaires et de quelques-uns de ses membres. Ce fut d'ailleurs à la suite de l'intervention de deux sociétaires, membres de l'administration communale, et particulièrement de ROYER-DE BEHR, que cette dernière voulut bien accorder à la Société la jouissance gratuite du rez-de-chaussée et du premier étage d'une ancienne halle à la viande, construite à la fin du XVI^e siècle.

Par sa situation au bord de la Sambre, au centre de la ville et en belle lumière, ce bâtiment offrait des dispositions excellentes pour l'établissement de collections archéologiques et d'une bibliothèque.

Le contrat, conclu avec la ville, stipulait que la cession était consentie pour un terme de vingt ans, renouvelable à la fin de la